

Recherches sociographiques



Pierre GEORGE, *Le Québec*

Marcel Rioux

Volume 20, Number 3, 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055860ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055860ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, M. (1979). Review of [Pierre GEORGE, *Le Québec*]. *Recherches sociographiques*, 20(3), 417–418. <https://doi.org/10.7202/055860ar>

qui l'ont plus ou moins connu ; des inédits tirés de conférences non publiées et de son journal ; enfin une utile chronologie préparée par sa nièce et collaboratrice, madame Lalonde-Rémillard. L'ensemble forme un produit un peu hétéroclite et surtout très inégal : on en retiendra, de Fernand DUMONT, un essai important sur la doctrine de Groulx (« Actualité de Lionel Groulx », pp. 55-80) et, de Benoît LACROIX, un article sur ses croyances (pp. 95-118).

La biographie de Giguère est un petit livre écrit à la requête des Amis de Lionel Groulx, une société formée pour perpétuer le souvenir de l'historien ; l'ouvrage s'adresse au grand public et vise à faire connaître « notre historien national ». L'auteur s'est inspiré essentiellement des *Mémoires* : son esquisse biographique, qui tombe parfois dans des excès de style (voir p. 35 ou encore p. 89 où Groulx est présenté comme « Monsieur Histoire » !), ne reste qu'une esquisse qui apprendra peu aux familiers de Groulx. Pour l'instant, ceux qui souhaitent lire une bonne introduction à Lionel Groulx et son œuvre feront bien de s'en tenir au livre de Frégault.

Gilles DUSSAULT

*Département des relations industrielles,
Université Laval.*

Pierre GEORGE, *Le Québec*, Paris, PUF, 1979, 127p. (« Que sais-je? ».)

Dès la première page de son volume, Pierre George évoque la mémoire du grand géographe Raoul Blanchard qui a consacré tant de travaux au Québec et au Canada français ; c'est explicitement pour continuer l'œuvre de son collègue qu'il a entrepris, non pas de la mettre à jour, les changements intervenus au Québec depuis l'œuvre de Blanchard étant trop nombreux, mais d'écrire un nouvel ouvrage. Alors que le « Que sais-je? » de Blanchard s'intitulait *Le Canada français*, celui de George s'intitule *Le Québec* ; c'est marquer, d'entrée de jeu, une désignation autre du pays, autour de laquelle s'articulent les changements qui marquent l'évolution des deux dernières décennies. « Avec une rapidité étonnante, écrit-il, il [le Québec] a changé de société sans pour autant perdre son identité. » Ce serait une question fort intéressante, tant du point de vue théorique que pratique, que de se demander ce qui a changé et ce qui n'a pas changé. L'auteur écrit plus loin que dans la lutte pour la maîtrise du pays « s'est forgé un peuple neuf qui a su conserver son patrimoine culturel garant de son identité ». Il semble ici que ce sont l'identité et le patrimoine culturel qui n'ont pas changé et que seule la « société a changé ». Mais, selon l'auteur, le patrimoine culturel aussi s'est érodé. Des trois éléments qui composaient l'originalité ethno-culturelle du Québec — ruralité, religion et langue — seul le dernier survit aujourd'hui. Encore ici la question se pose au sujet de ce qui meurt, de ce qui reste et de ce qui naît. Il est bien évident que, bien que la langue soit une partie importante de la culture, elle n'est pas toute la culture. La culture n'est pas non plus un assemblage d'institutions et de traits *manifestes* de comportement ; autrement quand les Québécois changent de société, comme le dit Pierre George, c'est-à-dire écartent des institutions et en transforment d'autres, il n'y aurait plus de culture. Or, aujourd'hui on s'accorde à dire que la culture québécoise au sens large et la culture intellectuelle et artistique n'ont jamais été plus vivantes. Qu'est-ce donc que la culture ? On peut hasarder qu'elle est un ensemble de structures mentales et affectives qui admet un certain nombre de transformations dans les institutions et comportements manifestes, qui forme un système avec un seuil de tolérance par rapport à ses transformations et ses emprunts, et qui a tendance à s'auto-régler.

C'est en déplorant quelque peu que Pierre George ne se soit pas davantage inspiré de la belle étude de Deffontaines sur le rang, pour en souligner l'importance, que j'en suis venu à me poser des questions auxquelles le géographe peut le mieux répondre : au-delà de l'influence de la forme particulière d'aménagement du territoire que représente le rang et de l'hiver québécois, dont a aussi parlé Deffontaines, quelle influence l'ensemble de l'habitat nord-américain a-t-il eu sur la formation du caractère national des Québécois et peut-être aussi d'un « caractère continental » qui

pourrait s'appeler américanité et que les Québécois partagent avec les Canadiens et les Américains ? Quelles contradictions ce caractère commun fait-il naître par rapport aux différents patrimoines culturels et aux différentes visées économiques et politiques des peuples de ce continent ?

Pierre George dit que la croissance démographique des années 1880 à 1930 a été la plus spectaculaire, la population doublant tous les trente ans ; de son côté, le démographe Jacques Henripin écrit qu'« entre 1760 et 1850, la population canadienne-française a doublé tous les vingt-cinq ans, probablement sans apport net de l'immigration ». (Dans : M. RIOUX et Y. MARTIN, *La société canadienne-française*, Montréal, HMH, 1971, p. 219.) Qui a raison ? Ceux qui mettent ces chiffres en rapport avec le type de société qui existait, à un siècle d'intervalle, devront-ils modifier leurs interprétations ?

Que François-Xavier Garneau ait exprimé et actualisé l'idée nationale plutôt qu'il ne l'ait fait naître serait de peu d'importance s'il n'obligeait pas à faire fi de l'éclosion du sentiment national dès la fin du régime français et à son accentuation après la défaite de 1760. Si l'on se bat à la Chambre d'Assemblée et pendant les Rébellions de 1837 et de 1838, avant Garneau, c'est déjà que le sentiment et l'idée nationaux existaient.

Malgré ces quelques questions, ce petit livre sera utile à ceux qui veulent s'initier à la question du Québec.

Marcel RIOUX

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Raymond LÉTOURNEAU *et al.*, *Un visage de l'Île d'Orléans : Saint-Jean*, Corporation des Fêtes du tricentenaire de St-Jean, Île d'Orléans, 1979, 436p. ; Jacques CÔTÉ *et al.*, *St-François, Île d'Orléans*, Sainte-Foy, Les Éditions Saint-Yves, 1979, 116p. ; Louise GAGNÉ *et al.*, *Saint-Laurent en l'Isle... Souvenances, 1679-1979*, Corporation des Fêtes du tricentenaire de Saint-Laurent, Île d'Orléans, 1979, 205p. ; Marie-Jeanne LORTIE-PARENT et Jean-Pierre PARENT, *Deux coqs de Saint-Pierre m'ont raconté...*, Corporation des Fêtes du tricentenaire de Saint-Pierre, Île d'Orléans, 1979, 232p.

Quatre livres conçus séparément, présentés différemment et qui pourtant forment un ensemble impressionnant : les monographies des quatre paroisses de l'Île d'Orléans, Saint-Jean, Saint-François, Saint-Laurent et Saint-Pierre qui ont, chacune, l'été dernier (1979), célébré le tricentenaire de leur fondation. Semblera-t-il excessif pour une revue comme la nôtre de signaler ce genre de littérature destinée à l'auto-consécration, aux souvenirs locaux, à des éphémérides qui ne concernent que les intéressés ?

D'importantes raisons nous justifient cependant de nous arrêter à ces évocations de « petite histoire ». D'abord, elles se rapportent toutes à la genèse de paroisses qui ont fait partie du « berceau de la Nouvelle-France » et, par là, nous parlent de nos origines avec une précision et une piété qui souvent font défaut à la grande histoire. Aussi et surtout, elles constituent une épiphanie, un témoignage de la fidélité que, quoi qu'on en puisse dire, les Québécois continuent à maintenir dans leur vision du monde, dans leurs souvenirs, dans toutes les fibres de leur être envers leur patrie intime. Peut-être en est-il différemment en d'autres régions du Québec moins anciennes et davantage urbanisées ? Je n'en suis pas sûr car j'ai le sentiment qu'une remarque de l'abbé Groulx, formulée il y a plus de quarante ans, demeure encore juste dans le cas d'un très grand nombre de nos compatriotes, des moins jeunes aux plus jeunes : « nous en sommes tous, disait Groulx, à une ou deux générations de la charrue ». Certes, l'Île n'en est plus à la charrue et ses exploitations agricoles se sont mécanisées comme ailleurs ; elle manque de cueilleurs de fraises à la fin de chaque mois de juin et les estivants s'y sont multipliés. Malgré tout, comme le rappelle l'éloquente petite phrase qui